

En bas et à gauche de cette carte, on peut voir l'emplacement où était située l'ambulance 15/6. Celle-ci était installée le long de la Chaussée Brunehaut, entre le bois du Parc et la route qui va de Braine à Brenelle. En noir, on peut voir les deux routes qui partaient de Braine vers le front du Chemin des Dames.

Pendant la guerre de 1914-1918, l'ambulance 15/6 est restée plusieurs mois dans le département de l'Aisne

Elle est restée sur le territoire de la commune de Braine du 7 août 1917 jusqu'au 25 décembre 1917 le long de la Chaussée Brunehaut

Cette ambulance était spécialisée pour lutter contre les effets des gaz de combat. Elle a été dirigée pendant la guerre de 1914-1918 par le médecin-chef Paul VOIVENEL (1880-1975).

Elle avait été installée à Braine le 7 août 1917, afin de soigner les soldats qui furent intoxiqués par les gaz vésicants que les allemands utilisèrent massivement pour enrayer l'offensive française qui se déroula du 23 au 25 octobre 1917 au Fort de la Malmaison qui se situe près du Chemin des Dames.

L'offensive d'artillerie débuta le 17 octobre, et celle-ci dura pendant six jours, car l'assaut ne fut déclenché que le 23 octobre à cinq heures du matin. Le vendredi 19 octobre, l'ambulance 15/6 commença à recevoir les premiers soldats gazés; une partie de ceux-ci étaient des artilleurs qui servaient les pièces d'artillerie installées à l'arrière de cette partie du front, afin de détruire les positions allemandes situées sur le Chemin des Dames; ceux-ci étaient obligés de servir leur pièce en ayant presque constamment leur masque à gaz sur leur figure, car les allemands arrosaient avec des gaz vésicants les premières lignes françaises, les positions d'artillerie, ainsi que les carrefours qui se trouvaient à l'arrière du front.

Durant son séjour à Braine, l'ambulance 15/6 soigna plus de 1300 soldats. Douze de ceux-ci sont décédés dans cette ambulance des suites de leur intoxication par les gaz. Voici leur nom :

Noms	Régiments	Dates de décès
1 BERNARD Paul alexandre	49e R.A.C.	19 octobre 1917
2 CAILLOT Emile Victor	136e R.I.	5 novembre 1917
3 CARRET Denis Laurent	11e rég de dragons	25 octobre 1917
4 CURTET François Joseph	47e R.I.T.	1er novembre 1917
5 GARBAGE Emile	136e R.I.	28 octobre 1917
6 HEUZÉ Henri Eugène	136e R.I.	28 octobre 1917
7 LAMOUR Joachim Marie	288e R.I.	24 octobre 1917
8 LEROUX Paul Joseph Désiré	271e R.A.C.	21 octobre 1917
9 POISSON Louis Auguste	136e R.I.	29 octobre 1917
10 RAULT François Victor Paul	136e R.I.	30 octobre 1917
11 RISSE Joseph Lucien	107e R.A.L.	19 octobre 1917
12 TALBOT Alfred Adrien Albert	136e R.I.	11 novembre 1917

Ces douze soldats sont inhumés provisoirement dans un cimetière militaire qui se trouvait un peu plus bas que l'ambulance 15/6. Ce cimetière était aussi le cimetière des ambulances 2/18 et 11/18. Ces deux ambulances se sont succédées du mois de juillet au mois de septembre 1917 sur le territoire de la commune de Brenelle, au lieu-dit de la "Cormorande".

Après la guerre, huit de ces soldats sont inhumés au cimetière militaire de Vauxbuin, il s'agit de :

CAILLOT	Carré B	Tombe	740
CARRET	"	"	743
CURTET	"	"	1146
GARBAGE	"	"	1143
HEUZÉ	"	"	1142
LAMOUR	"	"	746
POISSON	"	"	1147
RAULT	"	"	1145

Paul VOIVENEL a écrit plusieurs livres, dans lesquels il relate son parcours comme médecin pendant la guerre de 1914-1918, car pendant toutes ces années, il soigna des soldats atteints par les effets des gaz de combat.

Voici ce qu'il dit dans son livre "LE TOUBIB" lors de son arrivée à l'ambulance 15/6 à Braine le 7 août 1917 : La << Chaussée Brunehaut >> n'a rien d'affriolant. Pas d'habitation. Un champ gluant que garde, solitaire, la tombe d'un Anglais. Sur ce champ, à la lisière d'un bois (bois du Parc) trois hangars et deux tentes Bessonneau. Les abords ne sont pas rassurants. Des trous d'obus partout, mais qui ne paraissent pas récents. Tout est à créer : aménagement des vastes hangars qui serviront à l'hospitalisation, construction des cuisines, magasins, bureaux, etc ... Les infirmiers logeront sous des tentes << Tortoise >> transportées par les fourgons de la formation; aux officiers est attribuée une tente Bessonneau.

Avant l'arrivée des premiers gazés qui a eu lieu le 19 octobre, il a été visité en bus, avec d'autres officiers l' H.O.E. 32 de Mont-Notre-Dame, ainsi qu'à l' H.O.E.18, qui se trouvait située le long de nationale 31, sur les territoires des communes de Couvrelles et de Vasseny.

Dans ce livre, voici ce qu'il dit à propos de quatre soldats qui sont décédés à l'ambulance 15/6; il ne nomme pas leur nom, sauf pour le quatrième. (J'ai retrouvé les noms de ceux-ci en faisant mes recherches).

1_ Quelques hommes du 269e d'artillerie, en armes. Un camion. De la cabane en planche qui sert de morgue, on sort un cercueil : << Garde à vous >> Et le fourgon s'en va emportant un jeune artilleur de la classe 14 vers le cimetière de Brenelle. Il s'en va inaperçu dans le brouillard. O mort glorieuse.

Il s'agit du canonnier BERNARD Paul Alexandre de 49e régiment d'artillerie de campagne; celui-ci est né le 22 janvier 1894 à Le Vert dans le département des Deux-Sèvres.

2_ Au quartier des suffoqués, c'est avec quelques variantes, le même tableau désolant qu'à Dieulouard (ancien emplacement de l'ambulance 15/6). Dans un coin, un lieutenant d'artillerie à figure pâle, intelligente, s'agite. Il s'assied sur son lit, il se recouche, se retourne, demande de l'oxygène. L'aide-major Arnaud s'approche; le front est couvert de sueur, les yeux exorbités, les lèvres teintes d'une lividité noitâtre, le nez s'effile; un râle trachéal continu s'échappe de la poitrine haletante; son pouls misérable est petit; il étouffe.

Déjà dans la nuit, on l'a saigné, on a essayé de remonter son cœur par des piqûres, de caféine, de strychnine, de ballon d'oxygène qu'il faut constamment remplir. << Docteur, dit-il en phrases entrecoupées faites-moi porter près de la porte du hangar, que j'ai un peu plus d'air >>.

— << Voyons, mon ami, il y a du brouillard et il gèle ce matin, un refroidissement risquerait d'être grave chez vous. Soyez sage, respirez de l'oxygène >>.

— Je suis foutu, n'est-ce pas ? Eh bien, je voudrais au moins pas tant souffrir.

— << Mais non, vous n'êtes pas foutu. Dans ces sortes d'intoxications, c'est le premier jour le plus pénible; demain vous serez mieux >>.

Son oeil scute le médecin : << Vrai, vous croyez que je peux guérir ? >>

— << Mais oui, vous guérirez; soyez calme, laissez-vous soigner docilement >>.

— << Alors je serai tranquille; mais surtout qu'on me laisse plus manquer d'oxygène >>.

Il s'agit du sous-lieutenant LEROUX Paul Joseph Désiré du 271e régiment d'artillerie de campagne; celui-ci est né le 13 juillet 1880 à Fécamp dans le département de la Seine-Inférieure (aujourd'hui la Seine-Maritime).

Suite à l'intoxication par les gaz de combat au Chemin des Dames, il est hospitalisé à l'ambulance 15/6 le 19 octobre 1917; il décède le 21 et il est inhumé le 22 octobre au cimetière de Brenelle.

3_ Voici un adjudant d'artillerie, également bien malade. Son cas est différent, mais aussi triste. Il avait été intoxiqué par un des obus asphyxiants français qu'avait fait éclater le choc d'un obus boche. Cet homme un peu gros, sanguin, est Alsacien. On le saura après. Il a quitté l'Alsace à dix-huit ans et a voulu faire son service militaire en France; il porte un faux nom pour se soustraire à la vengeance des boches s'il était prisonnier. Il est entré dans un état relativement satisfaisant et la première impression n'avait pas été mauvaise. Depuis deux heures il va plus mal, il délire. Il prend l'aide-major pour son commandant : << Tout va bien, dit-il, j'ai fait ranger les obus vers la gauche; j'ai averti le parc et j'ai envoyé la liaison au deuxième groupe >>. Il est cyanosé, les lèvres sont bleuâtres, la respiration est sifflante, le cœur lâche. Une saignée faite il y a une demi-heure n'a pas amené de soulagement. — Du moins cet homme qui va mourir ne souffre pas, il sourit.

Cet adjudant-chef a été intoxiqué par les gaz au ravin d'Ostel le 17 octobre. Dans l'historique du 5e groupe de la 16e batterie du 107e R.A.L., on peut lire dans quelles circonstances cela est arrivé :

La 16e batterie a failli être victime d'un grave accident. Un projectile ennemi tomba sur dessus des obus toxiques français qui s'ouvrirent. L'adjudant RISSE qui se trouvait à côté, courut immédiatement prévenir toute la batterie, mais dans son sa hâte et son zèle, il mit son masque qu'après avoir donné partout l'alarme. Il était trop tard. Le gaz néfaste avait fait son œuvre et quelques jours plus tard après l'adjudant RISSE mourait victime de son dévouement. L'adjudant-chef RISSE Joseph Lucien est né le 16 mars 1883 à Turckheim (cette commune Alsacienne se trouvait à cette date en Allemagne, de nos jours, elle se trouve dans le département du Haut-Rhin). Celui-ci est hospitalisé à l'ambulance 15/6 le 17 octobre 1917; il décède le 19 et il est inhumé le 20 octobre au cimetière de Brenelle.

Après avoir fait des recherches, je n'ai pas retrouvé où est inhumé l'adjudant-chef RISSE. Le comportement qu'il a eu avant et pendant la guerre, mérite notre respect, qu'il repose en paix !

4_ Jeudi 25, temps véritablement hystérique. Rafales de vent et de pluie. Les feuilles du bois sont éperdues. Le canon tonne interminablement.

L'après-midi, autopsie d'un vésiqué. L'obus éclata à ses côtés; il n'avait pas de masque et avait aspiré massivement. Brûlure de toute la muqueuse pharyngée sphacélée. Carnaison des poumons. C'était un pauvre Breton qui comprenait à peine le français.

Il s'appelait Lamour.

Le mitrailleur LAMOUR Joachim Marie est né le 23 septembre 1896 à Moréac dans le département du Morbihan. Il est intoxiqué par les gaz à la ferme de la Royère à Pargny-Filain, avant d'être admis à l'ambulance 15/6. Il décède le 24 octobre et il est inhumé au cimetière de Brenelle.

A la page 211, voici ce que dit Paul VOIVENEL, à propos de deux soldats cités ci-dessus :

Le lieutenant d'artillerie est mort. Il avait, la veille, dicté une lettre à son vétérinaire venu le voir, pour sa femme : << ne t'inquiète pas. Je ne puis pas t'écrire. Je suis à l'ambulance. J'ai respiré des gaz, ça ira vite mieux >>.

L'adjudant R ... l'a précédé. La dernière lettre de sa femme, qu'un médecin lui avait lue, disait : << J'espère que tu auras bientôt quitté le Chemin des D... Je suis inquiète >>. Hélas !

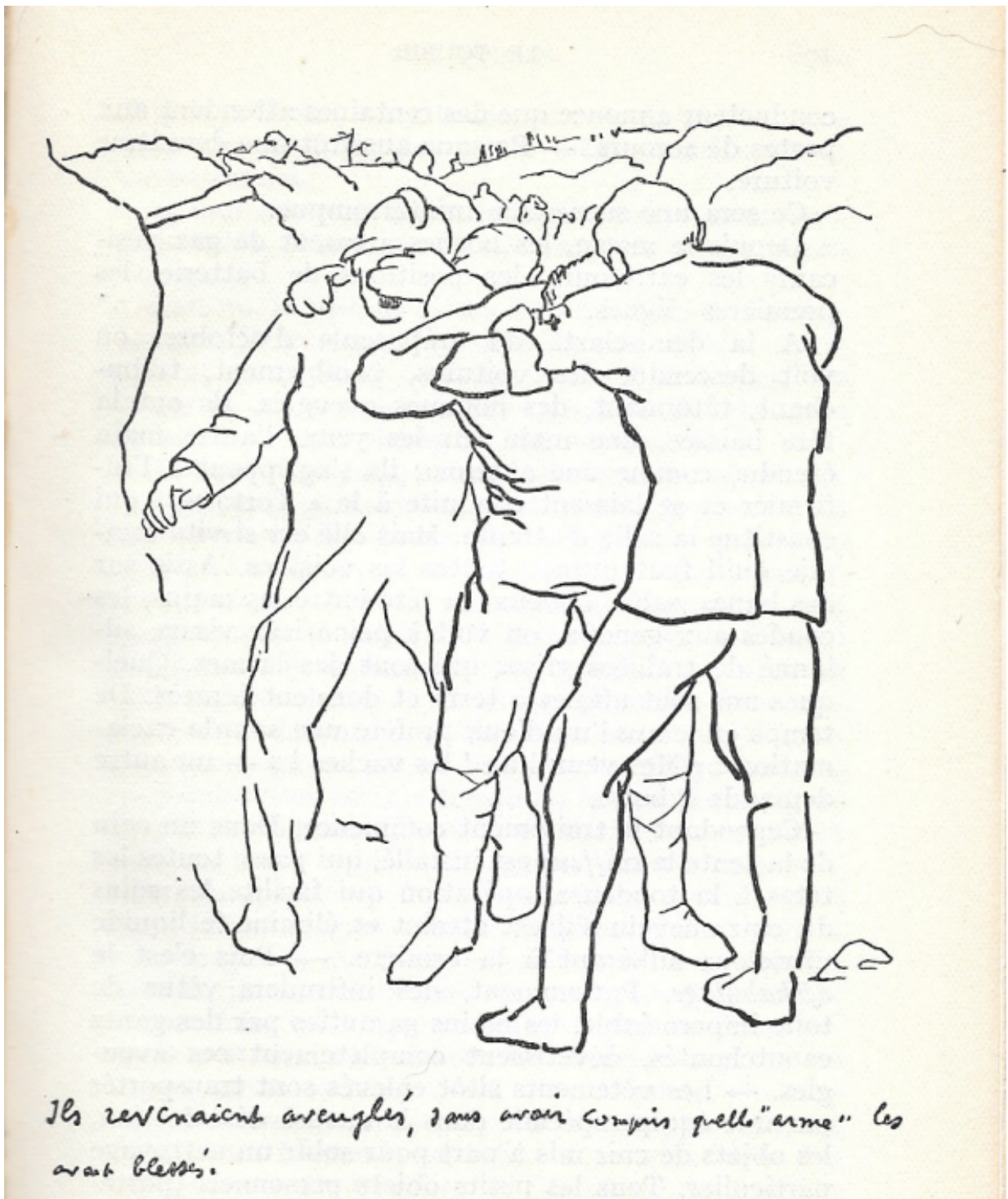
D'après le livre " LE TOUBIB" de Paul VOIVENEL, voici quelques dates qui nous indiquent quelle a été l'activité de l'ambulance 15/6 pendant son séjour à Braine, lors de l'attaque française au Fort de la Malmaison :

_Jeudi 18 octobre, les obus passent au-dessus de l'ambulance. Le premier projectile qui tombe sur Braine y tue huit soldats.

_Vendredi 19 octobre, les premiers soldats qui ont été gazés arrivent à l'ambulance 15/6. (Paul VOIVENEL nous dit comment sont reçus les premiers soldats qui ont été gazés, et comment ils reçoivent les premiers soins) :

A la demi-clarté du crépuscule d'octobre, on voit descendre des voitures, péniblement, trébuchant, tâtonnant, des hommes aveuglés. Ils ont la tête baissée, une main sur les yeux, l'autre main étendue comme une antenne; ils s'agrippent à l'infirmier et se laissent conduire à la << Tortoise >> qui continue la salle d'attente. Mais elle est très vite remplie qu'il faut utiliser toutes les voisines. Assis sur des bancs, sales, boueux, la tête entre les mains, les coudes sur les genoux, on voit à peine leur visage sillonné de traînées grises qui sont des larmes. Quelques-uns sont affalés à terre et dorment écrasés. De temps en temps l'un d'eux profère une sourde exclamation : << Mes yeux ! ah les vaches ! >>. Un autre demande à boire.

Cependant le traitement commence. Dans un coin le coiffeur est installé, qui passe toutes les têtes à la tondeuse, opération qui facilite les soins du cuir chevelu s'il est atteint et élimine le liquide vitrioleux adhérent à la crinière. Puis c'est le déshabillage. Patiemment, des infirmiers vêtus de toile imperméable, les mains gantées par des gants caoutchoutés, dévêtissent complètement ces aveuglés. Les vêtements sitôt enlevés sont transportés par une équipe spéciale dans la cuve à désinfection, les objets de cuir mis à part pour subir un nettoyage particulier. Tous les petits objets personnels (porte-monnaie, portefeuille, pipe, briquet, etc...) sont placés dans un sac numéroté qui sera remis à son propriétaire à la sortie du pavillon de traitement. Pour qu'il n'y ait pas de d'erreur, on attache au cou du malade une plaque en fer blanc portant le même numéro que le sac personnel.



Ils revenaient aveuglés, sans savoir compris quelle "arme" les avait blessés

Et tout cela sans désordre, sans à-coup, sans paroles inutiles, parce que chacun savait ce qu'il aurait à faire. Tout nu, le vésiqué est conduit à la salle de douches. Les plus fatigués sont étendus sur table à claire-voie et nettoyés à l'éponge par un infirmier; les autres se frottent eux-mêmes sous la douche avec du savon et sont rincés à l'eau carbonatée.

Pendant l'essuyage, un médecin examine le patient. Presque tous gardent les yeux fermés; quand on les leur ouvre, un flot de larmes s'échappe des paupières contractées; quelques-uns ont le nez violacé, tomenteux, juteux. Il en est dont le corps entier est rouge comme au sorti d'un bain siépisé. Celui-ci a le derrière littéralement cuit; le dos de cet autre ne fait << qu'une cloque >>; les parties génitales d'un troisième sont déformées monstrueusement par d'énormes champignons jaunes qui sont des phlyctènes.

Pour faire un triage, au point de vue de l'hospitalisation et de l'évacuation, un médecin regarde les georges, ausculte rapidement, tâte le pouls. On examine les urines de ceux qui paraissent les plus fatigués.

Sitôt douché et examiné, le vésiqué est soigné : poudré, s'il n'a que de l'érythème, pansé s'il a des brûlures avec des phlyctènes. Ses yeux sont l'objet d'un lavage soigneux avec de l'eau bicarbonatée; on lui instille de l'huile goménolée dans le nez; il se gargarise avec de l'eau alcaline et boit un quart de lait coupé de l'eau bicarbonatée.

Le reste, rhabillage, hospitalisation, évacuation, s'accomplit avec le même automatisme sans accrochage.

_Dimanche 21 octobre, les vésiqués se succèdent par centaines. Le commandement s'inquiète, car on n'est qu'au dimanche 21 octobre et l'assaut ne se déclenche que le mardi 23 au petit jour. Des officiers d'état-major, plusieurs fois, surgissent et harcèlent de questions. Les effectifs fondent; des batteries entières sont évacuées. On a bien prodigué le chlorure de chaux, on s'est très bien lavé les yeux au bicarbonate, mais le liquide vitrioleur a imprégné les filets de camouflages qui ébranlés par chaque coup de canon, aspergent les artilleurs. Des servants, un capitaine, montrent sur leurs mains des phlyctènes produites par des gouttes d'ypérite tombées des feuillages camoufleurs.

(Toujours dans la même journée), les boches envoient douze obus sur Braine. Deux courts expédient quelques éclats aux proches environs de la << Tortoise >> des tringlots.

Les vésiqués affluent toujours. La 15/6 joint les deux bouts et parvient à soigner, changer, << paperasser >> tout ce que le service d'automobiles d'évacuation permet d'évacuer sur l'H.O.E.32 de Mont-Notre-Dame. La formation bénéficie de son << esprit de famille >>. Nuit et jour, nul ne songe à se reposer.

_Vendredi 2 novembre, au soir, message téléphoné : << Le général DELIGNY prie le médecin-major VOIVENEL d'être demain matin à Braine, 9 heures, pour assister à une remise de décoration >>.

Qu'est-ce ça veut-dire ?

_Samedi 3 novembre, prise d'armes sur la place de Braine.

L'ambulance 15/6 est citée à l'ordre du C.A.(Corps d'Armée) avec le libellé suivant :

Ordre général n° 74-39° C.A. 3 novembre 1917, le général DELIGNY, commandant du 39e C.A. cite à l'ordre du Corps-d'Armée l'ambulance 15/6 : << Grâce l'habile direction de M. le médecin-major de 2e classe VOIVENEL* et au dévouement d'un personnel bien instruit par ce même médecin, a su faire face à une situation grave et est parvenue à donner les soins nécessaires, en un temps très court, à près de 1300 militaires intoxiqués ou vésiqués par les gaz ennemis >>.

Suite à cette cérémonie, Paul VOIVENEL ajoute une cinquième étoile à sa croix de guerre palmée.

*Dans cette citation, ainsi que dans son livre, on retrouve Paul VOIVENEL sous le pseudonyme de Campa.

_Mardi 25 décembre, le journal dit : Nous demeurons à la Chaussée Brunehaut jusqu'au 25 décembre. Nous eûmes le temps d'apprécier la fin de l'automne et de voir tomber les feuilles du petit bois voisin du centre gazier. Nous n'avions guère chaud sous la tente. Les nuits de lune invitaient les avions. Les matins se débarbouillaient plus difficilement des brouillards derrière lesquels le soleil décoloré semblait fourbi par mon ordonnance. Par les froids secs, au-dessus d'une campagne gelée comme une vestale, il formait un globe d'un mauve moelleux qui s'allumait en s'élevant.

Le désœuvrement et la solitude auraient fini par nous rendre poètes :

Mais allez donc vous << promener au bois >> : Il fallait trop regarder sur quoi l'on marchait et l'odeur de plus en plus << militaire >> et bien nourrie qui s'en dégeait eût découragé tous les Lamartine du monde.

Paul VOIVENEL et Paul MARTIN ont écrit ensemble un livre dont le titre est : La Guerre des gaz .1915-1918

Paul VOIVENEL, spécialiste des maladies mentales, fut mobilisé en 1914 comme médecin-major. Il fut attaché à une ambulance pour gazés. Il a laissé plusieurs livres de souvenirs concernant la Grande Guerre.

Paul MARTIN fut son adjoint.

Dans ce livre, voici ce que l'on peut lire concernant leur séjour à l'ambulance 15/6 située sur la Chaussée Brunehaut, à Braine :

Dans l'offensive de l'Aisne d'octobre-novembre 1917, nous pûmes, à l'œil, à distance, dès la sortie de la voiture, dissocier les deux groupes de gazés. Sur quinze cent malades, nous eûmes à soigner près de trois cents suffoqués. Ils arrivaient couchés, asphyxiés, cherchant l'air, bleuis et agités, ou livides et affalés, mais toujours anhéants. Les vésiqués, sauf exception, descendaient eux-mêmes de l'auto, fuyaient l'air et la lumière, criaient, se plaignant des yeux, ou, abrutis, stuporeux, s'endormaient sans gêne respiratoire.

Après la guerre, l'emplacement où se trouvait l'ambulance 15/6 est redevenu un champ. Du cimetière qui était situé un peu plus bas que celle-ci, on a retiré les corps de plusieurs centaines de soldats qui se trouvaient inhumés en ce lieu, soit pour les restituer à leur famille, soit pour les inhumer au cimetière militaire de Vauxbuin. L'emplacement de ce cimetière a laissé sa place à des champs qui se trouvent devant la "Cormorande". Le bois du Parc (le petit bois) a été rasé dans les années 1960, lui aussi a laissé sa place à des champs.

De nos jours, la Chaussée Brunehaut est un simple chemin de terre qui se trouve au milieu des champs. En allant sur ce chemin, on n'est loin de s'imaginer qu'il y a plus d'un siècle, que se tenait le long de celui-ci une ambulance où l'on a soigné plus d'un millier de soldats, qui ont été atteints par les gaz de combat au Chemin des Dames, pendant les mois d'octobre et novembre 1917.

19/10/22 VENDEUIL Michel